

Éric Masserey

Le Voyage
à Duino

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES PAR



« LE VOYAGE À DUINO »,
TROIS CENT SOIXANTE-DIXIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE JANINE GOUMAZ,
ET DE BETTY SERMAN
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE : PIERRE-OLIVIER BARMAN, «AUBE »,
HUILLE SUR TOILE, 80 X 120 CM, 2016, COLLECTION PRIVÉE
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)
ISBN 978-2-88241-408-3

TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2016 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

Le roman est inachevé. Je ne suis pas mort ; posthume, on aurait pardonné. Loin de mourir, j'ai porté ces mots par monts et par vaux. J'ai maudit et violemment désiré cette histoire. Je l'ai rejetée, retrouvée et quittée souvent au cours de plusieurs années d'écriture. Une histoire d'amour a le silence jaloux d'une alcôve, je ne sais pas tout de cet homme et de cette femme qui m'étaient proches, réunis quelques jours en un seul lieu. Je ne les ai plus revus ensemble, c'était il y a longtemps.

Le vent tourmente les terres abandonnées, et peu à peu les emporte. Il ne laisse que le rocher où rien ne pousse. Certains événements font ainsi de nous. Plus on veut les dire, plus ils nous érodent. Pour finir, il ne reste rien qu'une surface nue où rien ne parle. Rien, qu'un passé délaissé. L'écriture de ce voyage a fait ainsi de moi.

Et puis, entre les événements dont rend compte cette histoire et aujourd'hui, le monde a changé. Il est devenu plus féroce et plus malade. Maintenant c'est le soir, la lune est incendiée et c'est l'heure du loup. Penser et parler au long cours, distinguer des lueurs et des couleurs, des nuances dans l'ombre des choses humaines est devenu

difficile. Un vent infécond balaie nos fragilités, cette histoire qu'il me fallait dire est envahie par la fureur des hommes, et je ne parviens plus à l'entendre dans cette tempête. Il y a urgence et je ne veux plus écrire dans la marge du monde. Il me faut rejoindre la pleine page où la nuit tombe et où luisent les éclats durs et blancs des violences commises contre les vivants et les signes laissés par ceux d'hier.

Voilà pourquoi, en fin de compte, ce roman est inachevé. Un amour en soirée, et la nuit qui tombe soudain, comme un arbre brûlé.

Mai 2016

EVA

*« Silencieusement volent les oiseaux
tout à travers nous. »*

ORMUNDO

*« L'éternité est en nous, ou nulle part,
avec ses mondes, passé et avenir. »*

Ormundo

UN SEUL GESTE met en marche la machinerie des mondes.

Milan, 21 heures. Nous sortons de notre hôtel. Eva me prend le bras. Après l'amour. Après l'amour bien sûr et pourtant c'est à l'instant où Eva me prend le bras que mon amour commence vraiment. Que les métamorphoses naissent. Nos corps nos pas ? une danse. Sa main sur la mienne ? un oiseau. Son bras sous le mien ? une eau vive entre les roseaux...

L'oiseau s'en va, vole vers la ville et disparaît au-delà des rives de nos fleuves joints. Mais la ville lointaine existe-t-elle encore là-bas, je demande.

— Eva, la ville ?

Elle ne répond pas, elle fait notre intimité de la rue où nous marchons.

Ce matin même à 8 heures, je ne sais pas encore. Sur le quai de la petite gare où je retrouve Eva, longue et droite, immobile au milieu du vent,

toute de noirs sous des ciels gris, une main sur sa valise, une jambe croisée devant l'autre posée sur la pointe d'un mocassin rose, je ne sais pas. Un flamant noir, Eva. *Bird* d'ailleurs, Eva Bird. Rien n'a encore vraiment commencé. Les nuages s'écartent, le soleil traverse la gare à grande allure et fond sur elle, ses cheveux étincellent à travers l'au-burn du henné. Brune argentique, Eva, et le temps. Sur le quai, elle ne bouge pas, me regarde venir. Je vais à elle, attiré. J'arrive près de son visage, près de la douceur aiguisée de son visage, tout près de ses traits cisailés, traces et cisailages de ses sentiments. Eva et les hommes. J'arrive dans son regard vert, et malgré la distance convenue de notre amical baiser de retrouvailles, son corps se pose contre le mien, précis aligné. Comment est-ce de l'embrasser à pleine bouche yeux ouverts, comment est-ce de s'immerger là ? Je ne sais pas encore qu'elle fait l'amour les yeux ouverts et qu'elle se tait dans l'amour. Que dans l'amour je l'appellerai car elle parle toute seule sans prononcer de mots. Que je l'appellerai dans cette terrible sensation d'aimer qu'on ne vit nulle part ailleurs, dans la fusion des corps seulement, ou dans la crainte d'une solitude plus vaste que l'amour. Dans la rumeur sans mot de nous. Eva forme des mots qu'elle ne dit pas. De plus en plus lentement, en grandes respirations. Elle prend l'élan au moment de se lancer dans le vide, aspire l'espace en elle et m'emporte bien sûr. Non, nous ne savons rien encore quand, après le train, les gares, enfin Milano Centrale, nous émergeons du métro sur la place du Dôme à midi, immédiatement

happés par une foule qui nous entraîne, abasourdis sous la voix hurlante d'un mégaphone, et nous déchire. Je recule au hasard, effrayé poussé heurté. Eva est enlevée, elle se laisse faire, je la vois partir souplement dans le soleil, portée par le courant humain. La déchirure s'élargit au travers de la foule qui nous sépare. Mais qui sommes-nous à cette heure pour être séparés ? Eva se retourne, je la vois me chercher du regard et me trouver, puis nager tranquillement vers moi à contre-courant. J'entre dans ce flot pour la rejoindre et nous sortir enfin des banderoles de fête nationale qui se mêlent à un autre fleuve de banderoles, anti-fascistes celles-là, anti-Berlusconi. Nos efforts et les derniers remous nous jettent contre la porte du Dôme qui nous bascule dans la nuit. Le tumulte est lointain tout à coup, les volumes nous laissent respirer après l'étouffement de la foule. Je veux seulement ce calme, mais Eva fixe la rosace de feu, lève les yeux vers les hauteurs des cinq nefs, et s'encolère :

— Les diables. Ils sont là. Suspendus comme des chauves-souris. Ce vaste mensonge de pierre brûlante. Avec les soumis!...

— Les soumis ?

— Les laquais, portefaix, prêtres, devins !

Elle clame tête levée : « Non mais regarde cette rosace... » pendant que nous sortons à reculons sous les répétitions chuchotées des voûtes... *osace sace...*
« Tu répondrais toi, si tu étais Dieu?... » ... *ieu ieu...*
« C'est un appel aux diables ! » ... *iables ables...*

Sa voix finit de résonner et nous sommes dehors. Tout se calme déjà, la vague humaine est

passée. La place est presque vide dans sa lumière d'après-midi. Je me retourne sur le Dôme pour voir ses toits, la foule de ses statues immobiles, longs piques et pieux blancs plantés dans le ciel. « Eva, un moineau se sentirait à l'étroit ici, mais un couple d'aigles n'épuiserait pas un seul vers de Rilke. » Elle me jette un regard que je ne comprends pas et ne répond rien. Pourquoi ai-je dit cela ? Je pense que ma phrase n'a pas vraiment de sens. Nous regardons la lumière dure sur les toits du Dôme. Autre puissance à l'œuvre contre une puissance contraire : le Dôme de Milan tient à la surface du monde suspendu aux innombrables piques et pieux de ses statues. Il s'enfoncerait sinon dans la terre jusqu'au magma en fusion que sa rosace appelle depuis sa naissance. « Infernale », dit Eva.

— J'espère que toutes les cathédrales ne te font pas cet effet.

— Notre-Dame de Paris est inversée.

— Inversée ?

— Ses arcs-boutants la retiennent au sol pour qu'elle ne s'envole pas...

Elle rit d'elle-même et de sa colère tombée.

Nous errons sans hâte à la recherche d'un hôtel. Quelques manifestants attardés discutent appuyés à leur banderole, écoutent distraitement un orateur d'occasion. Nous allons gaiement et jouons devant les façades : non, pas ici, la salle de bains sera trop petite. Là, le lit sera trop dur.

Trop mou.

Trop grand pour être seul.

Pour être seule.

Jusqu'à la plaquette parmi d'autres sur une entrée : *Antica locanda dei Mercanti*. Sonner, monter trois étages, prendre deux chambres contiguës. Elles donnent sur une terrasse arborée et sur le soleil qui s'en va derrière les toits de Milan, portes-fenêtres grandes ouvertes. Eva chante pendant qu'elle s'installe et que de mon côté je n'installe rien. Je l'entends chanter ainsi pour la première fois. Absolument naturellement. Et je me dis que je ne sais rien d'elle parce que je ne sais pas qu'elle chante ainsi. Ce que je sais d'Eva n'est pas Eva au quotidien. Le chant flotte sur la terrasse ensoleillée, dans les branches des oliviers, des lauriers, des grimpantes en pots, c'est une lumière sonore qui s'étend comme du pollen dans l'air tiède. J'aime intensément ce chant qui m'enveloppe d'une joie neuve. Mes joies passées et tout ce qui se perd dans l'inconnu conduisent là. Je m'approche de sa chambre. Envie de jouer et de marcher à pas de loup. La clarté de sa voix m'étonne, sans la raucité qui voile d'habitude son parler. Elle chante en italien. Un opéra ? Le *Cappuccetto Rosso* je crois, d'après quelques mots que je comprends. Peut-être. L'italien m'est à peu près inconnu, langue pourtant de mes origines. Langue maternelle de mon père. Il ne la parlait pas, du moins pas à la maison.

Eva me voit à contre-jour et s'interrompt, chante encore à moitié : « *Que facciamo noi, caro Carlo Dormondo ?* »

— Carlo d'Ormondo ?! C'est le nom de mon grand-père, Eva. Enfin presque, Gian Carlo Leon Battista d'Ormondo. Leon Battista pour le métier, Carlo en famille...

— Tu ne me l'avais jamais dit ! De Ormondo ou Dormondo ?

— *D* apostrophe en tout cas.

— Et comment êtes-vous passé du *D* apostrophe Ormondo, à ton amusant Dormond, Charles Dormond ?

— Ma grand-mère. Elle nous a francisé en « Dormond » quand elle est arrivée avec mon père, de l'autre côté du Simplon. Seule, avec lui. Il était déjà adolescent. Un terminus de hasard, au printemps quarante-deux. On cherchait une cuisinière à l'usine d'aluminium, pourquoi aller plus loin ? Elle saurait bien faire quelque chose. Elle se déclara cuisinière professionnelle ce qui, chez cette aristocrate, usurpait le titre d'une employée de sa maison. Mais il fallait bien vivre, il y a des mensonges pour cela. Elle insista auprès de mon père pour m'appeler Charles, Charles Dormond, à ma naissance. Ma mère n'était pas contre, mais mon aïeule m'a toujours appelé Carlo. Je me demande encore aujourd'hui ce qu'étaient ses sentiments d'alors pour son époux, Carlo...

— ... Oui ?

— Personne ne sait, elle n'a jamais parlé de sentiments. Des actes, des faits, seulement des faits.

Eva chante à nouveau et je suis à l'orée de sa chambre, le soleil dans le dos. L'ombre de mon corps est étendue sur son lit, ce jour de printemps, l'année de nos cinquante ans, au cours d'une ère disparue de notre humanité, me semble-t-il aujourd'hui.

« *Che facciamo noi ?* », dis-tu. On se douche et on fait l'amour, bien sûr !

— Tss Charles, ce que tu peux être conventionnel. Je t’emmène au restaurant. Habillé. Carlo *carissimo*, je ne fais l’amour qu’avec un homme avec qui j’ai dîné. Ne prends pas cette déclaration pour une promesse. J’ai faim et c’est l’heure de l’apéritif. Non, ne dis rien, je ne fais pas l’amour en apéritif vite fait. J’aime l’amour *longtemps*, et ne dis rien, toujours rien. Je sais, j’ai su, entendu déjà quelques hommes dire aimer aimer *longtemps*, jusqu’à ce que...

Si elle ne s’était pas remise à chanter je ne me serais pas approché, je n’aurais pas mis les mains dans son chant ni dans l’eau de sa douche puis dans le lin de son lit. Je n’aurais pas découvert son corps de tout mon corps et je le dis ainsi naïvement parce que j’ai aimé d’autres femmes que je n’ai jamais atteintes de tout mon corps.

— Je t’appellerai Ormundo, oui.

Premiers mots, après. Il y a des baptêmes de toutes sortes.

« **T**U T'HABILLES comme un architecte. »
Elle me regarde avec attention. Ce n'est pas un compliment. Je suis architecte, et j'ai la sobriété malheureuse de mon espèce. Au moins je ne porte pas les lunettes cerclées que mes collègues gardent même dans une piscine comme s'ils voulaient en étudier le carrelage.

« À Vals, la station thermale des Grisons, tu sais ? dans les bains de Zumthor, j'en ai compté dix-neuf, rien qu'à leurs lunettes. » Eva est partie vers un miroir pour regarder ses yeux, leurs blancs, leurs verts, avec un liséré noir, un peu de bleu de paupières. Ça ira. « On voit que je viens de faire l'amour », dit-elle sans attendre de réponse.

— Tout le monde ne peut pas être comme toi, Eva. Eva ? directrice artistique originale d'une fondation... provocatoire, si naturellement originale je veux dire, élégante... Tu m'écoutes là ?

Elle fait semblant de n'avoir pas entendu, arpenne ma chambre, prête au départ, en couleurs partout ce soir, aussi élégante habillée que nue un instant auparavant, siffle comme un Italien qui voudrait voir une fille se retourner, et s'approche pour corriger d'un geste léger le col de ma veste. Un geste de compagne, et c'est un apaisement. Elle recule d'un pas pour m'envisager : « En quoi la *Fundacion Liminalis* est-elle provocatoire, comme tu dis ? Mais tu as raison, conserver des manuscrits, des témoins de moments particuliers, des croisements de destins et de bouleversements historiques, c'est forcément provoquant. Maintenant, bel Ormundo, viens. »

Nous sortons. Eva me prend le bras. La ville disparaît. Nous marchons en silence une centaine de pas. Elle va dans ses pensées comme elle est allée dans la foule de la place du Dôme cet après-midi.

Devant le *Piccolo Teatro*, elle dit : « Marese, Carlo Marese... » Je connais ce nom et le personnage. Cet autre Carlo. Marese, le polémiste, le pamphlétiste des années vingt et trente.

« Et si je sortais à l'instant avec Marese... », elle dit, et la ville, qui avait disparu un instant quand elle m'avait pris le bras, revient autour de nous. Les immeubles endiguent à nouveau nos corps sur le trottoir devant l'entrée du *Piccolo*. Je suis Carlo Marese, ici ce même jour d'avril, mais en 1942, à 21 heures. Une voiture beige s'arrête à nos côtés, deux hommes en sortent. Ne disent rien. L'un d'eux brandit sous mon nez un papier où est écrit, mal, *Carlo M'*, et m'arrache du bras de ma

compagne. Une brève lutte s'engage parce que je ne veux pas entrer dans la voiture. On me force. Le papier se déchire et s'envole. Je tombe à l'arrière, agenouillé à contresens sur la banquette. Je vois ma compagne appeler au secours. Les fragments du papier volent. Ils volent. Absurdement, elle les poursuit pour les attraper. Depuis la voiture qui s'enfonce dans la ville, je la vois disparaître là-bas dans le silence qui retombe en morceaux. Tout s'éloigne, absolument, je sais que je ne reviendrai pas. « Nom prénom âge activité savez-vous pourquoi on vous a arrêté ? »

— Carlo Marese. J'ai cinquante ans. Communiste sans engagement actuel. Je ne reconnais pas le papier qu'on m'a montré.

Pendant les jours de mon emprisonnement et entre les interrogatoires, je trace des graffitis. J'ai sur moi deux plumes, encre brune, encre bleue, un crayon. Mon carnet aussi. Tout est contrôlé mais on me laisse le carnet. On espère peut-être y apprendre des secrets. Je trace des corps, seulement deux corps. Ils se donnent le bras. Dans les bruns d'abord. Des lignes. Une ligne courbe, la tête inclinée vers l'autre ; le trait d'un bras qui va d'elle à lui ; il se tient plus rigide, cambré à l'accueil de ce bras qui se pose sur le sien. Je trace ces corps de multiples fois. ... Plus d'encre brune ! Alors l'encre bleue. Je reprends au milieu du carnet. Les courbes bleues se mêlent aux brunes et donnent un nouvel équilibre aux deux silhouettes. Quand le bleu s'éteint à son tour, le crayon continue. Je couvre de volutes et de spirales grises toutes les dernières pages blanches du carnet. Une seule fois, je

trace des volutes crayonnées sur une silhouette de couple déjà bicolore. Et le couple, alors, danse. Prêt à toutes les métamorphoses. J'ai fini.

« Oui, Carlo Marese, continue Eva quand nous avons dépassé le *Piccolo*. Je vais l'exposer à la fondation. Son carnet a été retrouvé dans un carton pendant la rénovation de la prison. Nous avons une rétrospective en préparation: *Graffitis et Histoire*. Dans la *Scène du bras*, je voudrais appeler ainsi ses derniers dessins, on peut suivre sa dernière semaine de vie. Quand il achève la *Scène*, l'homme est achevé, aussi. Il a été exécuté les premiers jours de mai, on ne sait pas vraiment. »

— On ne sait pas quoi ?

— Où, comment.

— Alors comment sait-on qu'il a été exécuté ?

— Oh *calma!* On dirait que cette histoire te trouble beaucoup. Il est dans le registre des exécutés de la prison. Dans le bilan des « condamnés sortants », comme ils disaient, de la première semaine de mai.

Le malentendu tragique de son arrestation me relie à Marese. Cette histoire, discrète au milieu du vacarme de ces années-là, a laissé une trace qui descend jusqu'à moi. On a su plus tard ce qui avait été griffonné à la va-vite sur le billet: *Carlo D'* et non *Carlo M'*. La boucle contrariée et mal fermée du *D'* avait passé pour un *M'*. Le message visait Carlo d'Ormondo, mon grand-père, ce jour-là. Il avait

une quarantaine d'années, de l'allure mais la sensation envahissante, peut-être, de prendre un coup de vieux ces derniers temps. Il exposait ironiquement sa réussite et l'amitié bientôt finie des fascistes. Et il accueillait depuis quelques mois dans son appartement du *corso Vittorio Emanuele* des parias, des anarchistes, des gauchistes à peine masqués, des jeunes. Il accueillait sa jeunesse, la vraie, celle d'une cause, en révolte. Pourquoi faisait-il cela? Par désinvolture, désillusion? Pour une gamine. En tout cas, elle était la partie visible de sa crise, une sorte de muse peu avare de son corps et de ses passions. Elle se nommait, ou avait choisi de se nommer, Laylat, «la nuit», en différentes langues. Depuis leur rencontre dans un bar, il disait qu'elle portait bien son nom. Désinvolture et dépit de lui-même, de son âge et de son époque? Il aima s'amouracher dangereusement de la courtisane en herbe. Elle ramenait à la maison de jeunes exaltés, activistes saboteurs antifascistes, comme un chat ramène des oiseaux pour jouer, des inconscients trompe-la-mort qui se remettaient de leurs émotions dans ses draps et le garde-manger de la maison, avant de retourner voleter sous les serres des rapaces. C'est sur l'un de ces moineaux qui ne savait pas dans quel jeu de dupes il s'était pris le bec que la police trouva l'imprudent papier encore scellé, et le nom mal écrit de son rendez-vous. Le jeune enthousiaste, même défraîchi par la question, ne put dénoncer personne car il ne savait rien de sa destination hors l'angle d'une rue où donner ce mot de passe pour qu'on le mène plus loin. «À qui?» Il ne savait pas. «Comment?» Juste le papier...

Il avait rendez-vous chez cette fille, « Laylat ? », non il ne savait pas si c'était son vrai nom. Une bien dangereuse coquette. Dans cette joyeuse volière, elle riait et croquait les naïfs.

Marese signait ses pamphlets Carlo M', et ses dessins d'un CM' bien connu. Après tout ce qu'il avait écrit dans la presse internationale, tous ses appels à la révolution et à la démocratie populaire vingt ans auparavant, malgré son silence aujourd'hui, Marese tomba pour un bout de papier qui ne portait même pas son nom. L'absurdité des circonstances l'aura peut-être amusé et nourri son humour féroce une dernière fois. Quant à Gian Carlo Leon Battista d'Ormondo, alias Carlo D', sa chute en fut remise de quelques semaines, à peine.

Cent nouveaux pas en silence au bras d'Eva dans une rue sombre. J'ai dans les poches de ma veste deux plumes, comme toujours, l'une à l'encre brune, l'autre à l'encre bleue, et un crayon ; mon carnet aussi, où je note et dessine. Des esquisses de maison, de bibliothèques, de chapelles. Mais mes traits sont le plus souvent droits, ils forment des angles, dessinent des volumes où vivre. Marese, lui, saisit un instant. Le couple qu'il trace forge l'espace où l'élan de leur amour courbe leurs destins, les entremêle, et danse, avant de disparaître.

QUELQUES COUPLES terminent leur repas à mi-voix. Nous ne parlons pas. Où vont les pensées d'Eva depuis qu'elle m'a pris le bras, depuis nos corps cet après-midi, depuis le temps que nous n'avons pas vécu ensemble ? Je ne trouve pas le début de nous. C'est sans importance dans cette sensation d'exister ensemble sans début. Une image printanière me fait sourire : « Le temps pleut sur nous ; dans le calice d'une fleur, une goutte de pluie. » Eva compte sur ses doigts. « Un haïku. » Elle frissonne, pose sa main sur la mienne. Elle n'a pas froid. Son visage ses yeux parlent. Je ne demande pas. Je regarde à travers elle ce moment, ce jour de nous, je le prolonge, demain, après-demain ; une ligne sans fin. Comme on fait d'une maison ou d'un pont. On les construit avec des lignes qui viennent de loin et qui se prolongent au-delà de nous. On les révèle à un endroit seulement de leurs cours à travers le

temps, puis les séismes humains ou naturels les rendront à nouveau invisibles. Eva aujourd'hui est Eva depuis le début du monde et son cours se prolonge dans un avenir lointain qui m'apaise.

Je me rappelle chaque instant de nous, ce que nous avons mangé, bu ce soir-là, ce que nous avons touché, pierres, tissus ; toutes les lumières. Je ne m'intéresse pas à ces choses pour elles-mêmes mais pour ce qu'elles transportent d'invisible. Je me souviens mieux des parfums que de leurs fleurs.

Nous rentrons du restaurant dans la nuit. Milan est vide. Une hésitation au moment d'entrer dans nos chambres. « Ormundo ? Non. Dormir ensemble est un abandon plus intime encore que faire l'amour, tu ne trouves pas ? » Je voudrais répondre mais elle met un doigt sur ma bouche pour imposer le silence. « Il y a longtemps... », elle dit encore, sans finir sa phrase.

L'eau coule chez elle. Nue sous la douche et plus nu son corps et plus proche encore sa peau de la mienne, derrière ce mur blanc, que sous ses habits colorés de ce soir. Et maintenant le silence de la nuit. Eva nue, nue ou en je-ne-sais-quoi dans son lit — j'aurais dû demander avec quoi elle dormait, coton ou soie, eau boisée ou jasmin, rien de rien ? Elle étend une absence douloureuse sur mon corps et des rêves de toutes sortes. Eva grandit, envahit tout. Un bruit de machine entre dans ma tête, me

traverse, ressort, suivi par d'autres machines. Une tempête mécanique.

Les diables !

« Les diables ! », crie Eva de l'autre côté du mur.

Ils sont sortis du Dôme et parcourent Milan. Ils sont au pied de notre hôtel. Nous nous retrouvons sur la terrasse. Elle tient serré contre elle un pull enfilé à la va-vite, je suis emballé dans mon drap. Il fait froid. Je la prends dans mes bras mais elle ne se détend pas. Les diables, les diables du Dôme se répandent la nuit dans la ville, ils prennent possession des rues, ils font semblant de la nettoyer sous la forme de machine-balais.

« On les reconnaît à leur manière d'envahir les rêves. Les tiens aussi, oui ? Ils passent où ils veulent, les frontières de la réalité et des corps ne sont rien pour eux. Ô Ormundo, j'ai eu peur ! »

Son corps lentement appuyé contre moi, et sa chaleur, créent un ici absolu, dans la nuit illuminée par la lueur orangée de la ville, dans le souffle bruyant des diables invisibles du Dôme. Il n'y a plus d'ailleurs. Nous rentrons entremêlés et les démons s'en vont vers d'autres quartiers. Nulle tempête sur nous. La paix et une sueur délicieuse sur notre peau, des mots à nouveau silencieux, le sommeil et puis des rêves enluminés d'odeurs, et nos peaux satinées de plaisir.

Mon corps se souvient, j'ai oublié les rêves. Satin est un mot orangé non ? d'un orange milanais.